

Servion ouvre le bal des robots

Scène Au Théâtre Barnabé, le metteur en scène Christian Denisart réalise son rêve et crée un spectacle avec des personnages en acier. Pour, paradoxalement, dénoncer le risque d'une société automatisée. Première ce soir

Marie-Pierre Genecand

Ils s'appellent Igor, Bruno et Leila. L'un sert le thé sans verser une goutte à côté, l'autre éteint une bougie d'un souffle et la troisième danse avec une étonnante sensualité. Rien de très particulier pour des comédiens? Oui, sauf que ces trois personnages ne sont pas de chair, mais d'acier. Et que leur doigté, leur naturel (relatif, tout de même, il ne faut pas exagérer...) sont dus à des années de recherche universitaire en robotique. Dans *Robots*, première mondiale, ces êtres à part ne sont pas téléguidés depuis les coulisses, mais programmés avec une finesse inégalée. Et munis de capteurs qui leur permettent d'évoluer à roulement feutré, sans rien heurter. Mais en fait pourquoi remplacer par des avatars informatisés des comédiens vivants bien plus performants et attachants? «Par fascination d'abord», répond Christian Denisart, qui travaille depuis dix ans avec l'équipe du professeur Siegwart de l'EPFL à la réalisation de ce projet. «Et aussi par prévention, poursuit le met-

teur en scène. Car, au final, la fable montre que jamais un robot, même perfectionné, ne remplacera un être humain dans la qualité du lien.»

Drôle d'histoire, ce spectacle budgété à 800 000 francs qui condamne ce qu'il célèbre. Mais complètement emblématique des contradictions propres au thème. Depuis toujours, les robotphiles ont vanté la rapidité et la fiabilité de ces bras automatisés qui s'illustrent depuis plus de trente ans dans le domaine industriel. Tandis que les robotphobes n'ont jamais cessé de condamner la froideur et l'ennuyeuse uniformité de ces créatures conçues pour obéir. Sans compter le fantasme de rébellion qui, de *Blade Runner* à *Terminator*, fait de ces esclaves dociles de futurs dangers pour l'humanité... Aujourd'hui au Japon, aussi bien Toyota que Honda travaillent d'arrache-pied sur des prototypes de robots d'assistance pour personnes âgées afin de répondre au vieillissement galopant de la population. Alors, le robot, ange ou démon?

Directeur de BlueBotics, Nicola

Tomatis est ému. Ce lundi, soir de filage à Servion, il voit pour la première fois ses poulains en situation. Ses poulains? Igor, le robot serviteur au geste précis est proposé par la start-up lausannoise comme animation de soirées où sa discrétion est très appréciée. Bruno, lui, fait le chien. Oui, comme le meilleur ami de l'homme mais sans les corvées, la machine rase-mottes vous tourne

L'histoire se raconte sans paroles, «parce que les robots parlent mal»

autour et exprime sa joie «avec sa magnifique tête illuminée», lit-on sur le site de BlueBotics. Dans le spectacle, les deux curiosités, qui ont été relookées par des professeurs de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL), encadrent l'Homme – lui n'a pas de nom, tiens! –, un individu élégant mais craintif qui a truffé son intérieur de systèmes de sécurité et conçu

des machines complexes qui améliorent son quotidien. Tellement d'ailleurs, que le dandy (Branch Worsham, un mime américain) ne sait plus comment gérer l'humain, en l'occurrence l'humaine, lorsqu'Elle (Laurence Iseli) paraît. Il lui préfère Leila, la danseuse, automate conçu par François Junod, artiste basé à Sainte-Croix et virtuose en la matière...

Cette histoire qui se raconte sans paroles, «parce que les robots parlent mal», glisse Christian Denisart, s'inscrit dans la lignée des *Contes d'Hoffmann* (1851) où le poète s'enivre de la poupée Olympia jusqu'à perdre le sens des réalités. Un luxe que ne peut pas se permettre Olivier Renault. A la fois ingénieur en informatique et metteur en scène, il programme les robots: une succession de séquences qu'il lance à chaque top sonore. «Une autonomie totale d'une heure serait impossible. Non pas à cause des robots, mais à cause des humains», sourit l'ingénieur.

«On se situe dans une perspective rétro-futuriste, complète Christian Denisart. Aujourd'hui, la grande majorité de la robotique

est industrielle, utilitaire. Et non anthropomorphique. Ce spectacle est un hommage aux robots tels qu'on les imaginait dans les années 1970: envoûtants, puissants, inquiétants...» D'où, sans doute, la partition musicale confiée à l'Orgue de cinéma, curiosité du Théâtre Barnabé, qui alterne les envolées tonitruantes et les carillons aigres.

«Le terme robot a été inventé par l'auteur tchèque Karel Capek en 1920 dans la pièce *Rossum's Universal Robots*, rappelle Nicola Tomatis, de BlueBotics. Il vient du mot travail (*robota*, dans les langues slaves). Cette pièce évoque une chaîne de montage pilotée par des robots, qui s'emballe. C'est la première fois, juste avant *Métropolis* de Fritz Lang en 1927, que les dangers de l'automatisation sont stigmatisés.» Ce dilemme, déjà, entre le robot, ange ou démon. Pour trancher, il faudra se rendre à Servion.

Robots, par Christian Denisart, Théâtre Barnabé, Servion. Rens. 021/903 0 903 et www.barnabe.ch Jusqu'au 17 mai. 1h15.